

“À quoi ça sert d’aller à l’école si la planète n’a pas de futur?”

■ Plus de 12 500 élèves ont manifesté jeudi matin à Bruxelles. Ils réclament une politique climatique bien plus ambitieuse.

Ambiance Annick Hovine

Beaucoup ont 16 ou 17 ans. Mais ils sont parfois bien plus jeunes. Les pancartes artisanales – souvent un bête bout de carton – brandies à bout de bras clament “Youth For Climate” (“Jeunes pour le climat”). Ils s’en fichent de la fine pluie qui tombe et fait friser leurs cheveux. Ils rigolent et avancent à pas cadencé. “Ils marchent vraiment très vite”, commente un policier abrité dans un fourgon, moteur allumé, en face du Parlement.

Pour le deuxième jeudi consécutif d’école buissonnière en faveur du climat, les collégiens belges étaient quatre fois plus nombreux que la semaine précédente au départ de la manifestation, en face de la gare centrale à Bruxelles. La police locale a dénombré au moins 12 500 participants, contre 3 000 jeudi dernier. De nombreux élèves francophones avaient rejoint leurs condisciples flamands bien décidés à faire la grève scolaire tous les jeudis jusqu’à ce que les politiques entendent leur message.

Bruyère, 17 ans, voulait absolument être présente. “C’est hyper-important d’être là ! C’est notre futur qui est en jeu”, lance la jeune rhétoricienne de l’Institut Saint-Boniface à Ixelles, très motivée et convaincue par la cause qu’ils sont désormais des milliers de jeunes à défendre.

Une trentaine d’élèves de son école étaient présents malgré le courrier plutôt sévère adressé par la direction aux parents. Ces derniers étaient tenus de rédiger un mot “de leur main” à la préfecture stipulant qu’ils déchargeaient l’école de toute responsabilité pendant cette manifestation et couvriraient leur enfant pour la période 10h20–13 heures. Au-delà, tout retard serait sanctionné.

Première manif

Les parents de Bruyère lui ont

fait un mot d’excuse. “Mon père m’a même obligée d’y aller”. Il est déjà midi. Avec trois copines de classe, elle s’est esquivée de la manif pour rallier l’école à temps. Trempées après 1 h30 dans les averses et le vent, elles s’engouffrent en rigolant dans les escalators du métro Arts-Loi. L’objectif n’est pas de sécher les cours, explique-t-elle. “Si l’on va seulement le dimanche aux manif, ça a moins d’impact. Et puis, à quoi ça sert d’aller à l’école si l’on n’a pas de futur?” Plus tard, elle voudrait faire kiné.

Kiara manifeste pour la première fois. Ses parents étaient d’accord; ils l’ont d’ailleurs encouragée. “Moi, c’est ma mère qui a fait le mot”, intervient Julie: “Mon père ne voulait pas que je rate l’école.”

Maeva, 16 ans, a réussi à vaincre les réticences de sa maman, qui avait peur d’éventuels débordements. “Ça me tenait à cœur. Je veux qu’il y ait un plan climatique contraignant pour assurer notre avenir”, lance l’adolescente qui veut étudier la biologie animale. Après sa rhéto, elle a déjà planifié de se rendre au Pérou, dans une réserve de baleines...

En écho

Margaux et Minna fréquentent une école néerlandophone à Etterbeek. Elles sont en rhéto et assument le rôle très politique de leur action. “On est là pour essayer de faire changer les choses. Nous, à notre niveau, on peut prendre les transports en commun, venir en vélo à l’école, faire un compost, vivre de façon économe... Mais à un moment, il faut que cela vienne d’au-dessus, des grandes entreprises et des politiques.” Elles aussi ont bravé l’interdit de l’école de brosser les cours. Elles savent qu’elles risquent un après-midi de retenue, mercredi prochain. Ce n’est pas grave, disent-elles. Ajoutant, comme en écho: “S’il n’y a plus de planète, il n’y a plus de cours non plus.”

“C’est hyper-important d’être là !”

Bruyère

La jeune élève de l’institut Saint-Boniface à Ixelles a marché dans les rues de Bruxelles jeudi avec trois camarades de classe. Elle participera aussi à la grande manifestation pour le climat prévue dimanche 27 janvier.

“Ces jeunes se sentent menacés dans leur existence”

Entretien Bosco d'Otreppe

Professeur de sociologie à l'Université de Liège et à Paris I Sorbonne, chercheur au FNRS et spécialiste des mouvements sociaux, Bruno Frère qualifie de “*colossal et énorme*” le nombre d'élèves présents ce jeudi dans les rues de Bruxelles.

Comment expliquer le succès de cette mobilisation ?

Je pense que l'on peut expliquer une telle mobilisation d'abord parce que les réseaux sociaux permettent l'organisation rapide et massive de mouvements contestataires; qui plus est sur un sujet aussi tendu que celui du climat. Il me semble également que la mobilisation est à la hauteur de l'inaction politique. Entre le constat de la gravité de la situation planétaire, et l'absence d'initiatives politiques coordonnées au niveau européen par exemple, la faille est flagrante. Et les jeunes le remarquent. D'autant que si rien ne bouge, c'est souvent au nom d'impératifs économiques et productivistes dont ils ne mesurent pas bien l'importance. Sans oublier qu'ils réalisent désormais très clairement la catastrophe qui leur pend au nez, dont ils vont hériter de notre part, et à partir de laquelle ils devront se débrouiller. Je pense enfin que si la question du climat fédère de la sorte, c'est qu'elle est interclasse, qu'elle transcende les communautés et les origines sociales.

Cela signe-t-il une repolitisation de la jeunesse ?

Je ne fais pas partie de ceux qui se larmoient ou déplorent une dépolitisation de qui que ce soit. Le constat d'un rejet des formes conventionnelles de la politique, comme du rejet des partis et des syndicats, on le fait depuis cent ans. Je n'y crois pas, et je ne crois pas à la dépolitisation des jeunes. Pour moi, l'ordinaire des gens reste très politisé. La vraie question que l'on peut se poser après la forte mobilisation des élèves ce jeudi, c'est de savoir si cette question du climat va se conjuguer auprès de l'ensemble avec les questions sociales inégalités, etc. qui découlent des dérèglements climatiques. Je ne suis pas certain que ce sera le cas, et que ces liens seront tout à fait perçus.

On a l'impression que chaque génération se retrouve autour d'un combat particulier qui peut chasser les précédents : la lutte contre le racisme, contre les inégalités sociales... Les jeunes d'aujourd'hui vont-ils se retrouver autour des questions climatiques ?

Je serais plus nuancé. Je pense que si la mobilisation a connu une telle ampleur ce jeudi, c'est que, pour la première fois, ces jeunes se sentent menacés dans leur existence. Ils voient ce que les changements climatiques vont engendrer dans leur vie à eux. Il faut d'ailleurs noter que les grandes luttes contre le racisme ou les inégalités s'enracinaient aussi dans des vécus existentiels profonds. Je pense que vous avez raison de dire qu'il y a une succession de ces luttes, mais je ne suis pas certain qu'elles s'excluent l'une l'autre. Si vous allez auprès des jeunes les plus politisés, ou dans les “Zad”, les zones à défendre en France, vous verrez que les questions écologiques se conjuguent aux questions sociales ou au soutien aux migrants par exemple.